

Le criminel, sa vie, son œuvre

Caractéristiques cruciales, mais méconnues, du Milieu

Xavier RAUFER

Criminologue, www.xavier-raufer.com

Ces cruciales caractéristiques, les gens honnêtes (politiciens et hauts fonctionnaires y compris...) les ignorent le plus souvent, ou pire, croient les connaître du fait qu'ils ont jadis vu *Le Parrain* au cinéma. Ce qui revient à s'estimer psychiatre, pour avoir parfois feuilleté *Psychologie Magazine*.

Or, les criminels sont tout sauf le double inversé des honnêtes gens et ne fonctionnent pas comme tels. Bien plus encore, le comportement des malfaiteurs obéit partout et toujours à des règles spécifiques. Impératives et logiques, ces règles ressemblent à celles qui régissent les autres modes d'évolution humaine en

milieu hostile : alpinisme, plongée sous-marine, exploration spatiale – et donc, la clandestinité dans laquelle vivent d'usage les criminels.

Le milieu criminel est clairement de type darwinien : seuls les mieux adaptés y survivent. S'y établir et y durer impose ainsi de respecter quelques règles immuables (la physique nomme cela des invariants) et ce, non par goût ou choix personnel, mais par vitale obligation : se soustraire à ces règles (ou lois, telle la loi de la pesanteur) provoque en effet rapidement la capture ou la mort du malfaiteur.

Milieu et fauves

Distinguons d'abord le bandit de l'occasionnel voleur de poules ou assassin passionnel. Il s'agit ici de ce que la criminologie originale du XIX^e siècle appelait joliment le « criminel d'habitude », pour qui le crime est une profession, exercée lucidement et au long cours. Le bandit affirmé diffère aussi du mafieux, qui vit au sein d'une structure permanente – parfois séculaire. Dans son « clan » ou sa « famille », ce dernier n'est qu'un simple atome tenu à l'obéissance *perinde ac cadaver*, et c'est ici la superstructure criminelle qui perdure, non l'individu.

Par exemple, la Camorra est à Naples indéracinable en tant que telle. En son sein, les trafics criminels sont permanents ; les clans sont durables mais peuvent disparaître – et les individus sont négligeables. Dans un tel contexte, les règles ci-après énoncées valent alors, non pour le bandit, mais pour la famille entière.

Le bandit : même s'il a sa bande (crime organisé), il y est seul dans son genre, car en tant qu'« homme », il s'estime d'une essence supérieure à celle de ses comparses. Cet homme seul, comprenons qu'il n'est ni un entrepreneur, ni un commerçant, mais un « prédateur ». Tel un fauve, il parcourt « son » territoire. En marge du troupeau, il repère quelque herbivore, isolé ou affaibli. Alors il bondit, l'égorge, le dévore, digère – et recommence. Telle est sa vie : un « coup », puis un autre, ainsi de suite. Peut-il en être autrement ? Non : nous verrons plus bas pourquoi.

Derrière le chef au pouvoir brutal et sans partage, sa bande. Souvent, il la méprise et, d'usage, il s'en méfie. Elle doit obéir aveuglément, en échange des bribes du festin. Mais attention : la meute doit toujours être rassasiée. Et face à elle, le chef doit toujours se montrer fort ; s'il s'affaiblit, rate ses « coups », tôt ou tard, la bande – structure dans laquelle tous ont peur de tous – le trahit ou le tue. Ici, la loi est simple mais implacable : la meute doit manger – de préférence, toujours mieux et plus.

C'est pourquoi toute modération, toute temporisation est interdite au bandit, grand ou petit : il rassasie sa meute ou celle-ci l'élimine pour un autre criminel plus efficace. D'où la menace sans cesse proférée – comme boutade – dans les bistrots à voyous : « Si je tombe, je balance tout le monde ». Mais chacun sait bien que, sous la plaisanterie, la menace est sérieuse, car le « code d'honneur » de ce milieu n'existe qu'au cinéma...

D'où le « respect », pseudo-valeur purement criminelle, vantée par les voyous et leurs complices : je te nourris, je peux te tuer – et pas toi – donc, respect ! Rivaux, subordonnés : dans le milieu, le « respect » est, et n'est que, la forme ultime de l'assurance-vie.

Crime et clandestinité : caractéristiques, impératifs

Qui vit clandestinement, ou sous constante surveillance policière, s'évertue à rester libre le plus clair de son temps. Vivre traqué est aussi prenant que périlleux : une fausse manœuvre,

une étourderie et c'est la capture (par la police) ou la mort (des mains d'autres criminels).

Dans cette vie, tout est dangereux et hors de prix. Ce que l'honnête homme accomplit aisément en quelques heures et à coût modique (se loger, faire une course, virer de l'argent, solliciter un document d'identité) représente pour le hors-la-loi un vrai parcours du combattant, semé d'embûches et de dépenses énormes.

Pour le criminel affirmé, évoluer dans son propre milieu, même connu et balisé, est toujours dangereux, voire mortel. De là découle la première caractéristique physique du bandit : il est constamment et forcément aux aguets. Même dans des circonstances anodines – un rendez-vous dans un bar –, avoir observé un « beau mec » permet ensuite de repérer aisément ses semblables. Mobile, vif, son regard balaie sans cesse comme un radar la pièce et ses alentours. Clients et garçons sont tour à tour jaugés : « Cave » ? « Keuf » ? Danger ou pas ? Puis on parle, mais à tout instant – une entrée, un coup de frein dans la rue – le manège reprend et ne peut cesser.

Conséquence : oui, le malfaiteur bénéficie d'un gibier innombrable (les honnêtes gens) et d'un immense terrain de chasse (toute la société) ; en outre, le bandit a l'initiative d'actions dont nul n'a idée sauf lui (et sauf « balance ») ; mais ses méthodes et sa pratique criminelle sont stéréotypées, voire immuables. C'est qu'il évolue en milieu hostile : quand on est en grand et constant danger (en haut d'une montagne, au fond de la mer, dans l'espace, etc.), on n'improvise pas, on n'enjolive pas, on ne fait pas le malin.

On s'en tient à des gestes familiers, cent fois répétés, parfaitement connus et maîtrisés ; on se fie à des réflexes bien rôdés. Voilà pourquoi le Milieu (comme les terroristes, d'ailleurs) possède une inventivité plutôt faible, voire parfois nulle.

Crime et temporalité

Pour le bandit, la dimension temporelle est décisive et diffère totalement de celle du citoyen honnête. Ainsi, projeter son propre concept de temps sur le gangster, imaginer qu'il inscrit comme vous et moi son action dans la durée condamne fatalement à l'erreur. Insistons : le bandit n'est pas l'inverse d'un honnête homme.

Pour le criminel affirmé en effet, l'horizon est court, seul l'instant compte. Pour le mafieux aussi d'ailleurs, mais à l'échelle du clan ou de la famille. Le bandit ne dispose jamais du luxe de pouvoir différer ses attentes : le long terme et la planification façon société honnête lui sont interdits. Agir ainsi le rend visible et prévisible : dès lors, il est repéré – donc arrêté ou tué.

De ce fait, le bandit privilégie l'imprévisible : le plus discrètement possible, il monte un « coup » : braquage, livraison de drogue, etc. L'opération s'effectue, l'argent est partagé et le bandit recommence ensuite (ou pas) avec les mêmes (ou d'autres).

À l'international (trafics transcontinentaux), la contradiction entre trafics permanents et opérations brèves induit une logique de l'éphémère. Un « pipeline » international clandestin est installé, par exemple d'Amérique latine

vers l'Europe, *via* l'Afrique. Dans un sens ou dans l'autre, tout y passe : stupéfiants, armes, clandestins, argent. Mais dès que ce « tuyau » fonctionne, un autre, analogue, est monté ailleurs. Car le bandit, ou le mafieux, savent ô combien que tout est fragile, que rien ne dure. Un involontaire hommage du milieu à la méditation de l'*Ecclésiaste* sur la vanité des entreprises humaines...

Ici, la logique criminelle est limpide : hors du gang, hors du clan ou de la famille – hors du fief aussi – le bandit est toujours un animal territorial : pas d'alliance durable, pas d'affaires au long cours. Hors du cercle restreint où l'on peut imposer une forme (grossière ou élaborée) de loi du silence, c'est bien trop dangereux.

Essence du monde criminel

Reprenons : d'usage, le bandit est un prédateur opportuniste. Son domaine de chasse est quasi infini mais, du fait des invariants ci-dessus évoqués, ses méthodes sont stéréotypées et son horizon, limité.

D'où cette deuxième caractéristique – et là aussi, la différence avec l'honnête homme est de taille : il n'existe pas de spécialisation professionnelle dans le monde criminel. Le bandit opère selon une pure logique coût/bénéfice. Aujourd'hui la drogue, demain un braquage (pour les gains massifs permettant de « bien vivre » un an ou deux). Pour le clan mafieux, aujourd'hui le cannabis ou la cocaïne par quintaux, demain le trafic de déchets toxiques ou la contrefaçon. Pour tous, en vue des frais du quotidien (très onéreux pour les criminels,

on l'a vu), aujourd'hui le proxénétisme ou les machines à sous, demain le racket.

La logique est celle du profit maximum, réalisé au plus vite : mieux vaut 10000 euros aujourd'hui que 100000 demain – l'horizon court. Pour le hors-la-loi, ce constant opportunisme est aisé, car il ne respecte aucune des règles du monde légal. Il est en revanche impraticable pour l'honnête homme, ligoté par les lois, les décrets, les arrêtés, etc., concernant chaque facette de la société policée.

Cependant, le bandit doit s'orienter, arbitrer et décider. Pour cela, il compte sur :

- son instinct de chasseur ;
- son flair, fondé sur l'expérience du danger acquise dans la rue ou en prison ;
- sa science des règles de la concurrence criminelle (« Loi du milieu ») et de la survie en milieu hostile.

Interaction Milieu/honnêtes gens

Pour le criminel affirmé, l'honnête homme (le « cave ») n'est qu'un gibier, bon à contraindre ou à dépouiller. À ces fins, le bandit use de méthodes quasi immuables, au fond inchangées depuis qu'elles furent systématisées par Al Capone et la famille mafieuse de Chicago, voici presque un siècle. Il s'agit d'un classique cocktail d'intimidation (« on sait où tes enfants vont à l'école »), de corruption et de violence physique : Pablo Escobar disait *plata o plomo*, l'argent ou le plomb – le choix est simple.

Quand il veut racketter un marché licite, forcer un camionneur à transporter

de la drogue dans son véhicule, prostituer une femme, etc., le bandit a une recette éprouvée : il happe l'individu faible, cupide ou pervers qu'il a d'abord repéré – c'est-à-dire hors d'état de se défendre, flambeur, toxicomane ou débauché – et, en quelques séquences de violence, le réduit à l'esclavage. Coups, cocaïne, argent, filles – de tout cela, le bandit use avec *maestria*. Et voilà l'infortunée sur le trottoir, le *golden boy* rançonné, le camionneur contraint de transporter des stupéfiants ou des clandestins.

Mais comment le fauve repère-t-il ses proies ? Partout et toujours, le Milieu s'acharne, et violemment, à contrôler le « marché du vice » : prostitution, escorts de tous sexes, salons de massage, tripots plus ou moins licites, boîtes où « people » et marginaux s'acoquinent, etc. Pour le bandit, ce monde interlope grouille d'« indics ». Des confidences faites au dealer, ou sur l'oreiller, remontent sans cesse vers lui : il les exploite en temps utile. Le bandit est aussi l'usurier du monde de la nuit. Le top model est-il fauché ? L'homme de télévision ou l'acteur ont-ils des dettes de jeu ? Les voilà « dépannés » – et piégés, eux et leur carnet d'adresses...

Interactions au sein du Milieu

Pas besoin d'épiloguer. On l'a vu plus haut, ici règne la logique du « respect ». Est-il connu pour l'audace de ses braquages (l'activité « militaire » noble du Milieu), pour la terreur qu'il inspire à sa bande, pour ses implacables vengeances, le « beau mec » ne risque rien... Tant qu'il est fort. Après ? Voir le sort de Francis le Belge¹.

De là, trois grandes « lois » criminelles

En matière d'illicite durable, le criminel l'emporte toujours sur le petit malin ou sur l'amateur doué.

Face au petit malin, le fauve gagne toujours.

On l'a vu : le milieu invente peu et n'évolue que péniblement, du fait même de l'hostilité du système où il évolue. Mais en même temps, le fauve doit être aux aguets, sous peine de capture ou de mort. Il parcourt donc sans cesse « son » territoire. Il s'informe, il « appâte » : dix fois par jour, il glisse un billet au garçon de café, au pompiste, à la coiffeuse – à tous ceux qui, au contact des « caves » (ou de la police) reçoivent des confidences ou surprennent des bavardages.

Ainsi, sur « son » territoire – et même si elle est au départ inventée par un petit malin – toute activité illicite durablement lucrative tombe fatalement entre les griffes du gangster et enrichit finalement le Milieu. Une fois l'« inventeur » repéré, il est intimidé, acheté, battu ou assassiné – et son « invention », récupérée.

Un exemple ? Celui du trafic de cocaïne entre la Colombie et la Floride. À l'origine, dans les années soixante-dix, les frères Ochoa, fils de la meilleure société colombienne et grands fêtards à Miami, gagnent des fortunes en glissant en douce 50 kg de cocaïne dans leurs avions personnels. Des bandits ? Non : les héritiers d'éleveurs richissimes, possédant parmi les plus grands ranchs (*ganaderias*) du pays.

Jusqu'au jour où Pablo Escobar, réel voyou pour sa part, apprend l'histoire, assassine un associé des Ochoa et ces gosses de riches sont terrifiés et matés pour transformer à son profit ce qui n'était qu'une lucrative « combine » en narco-superpuissance, le célèbre Cartel de Medellin. On connaît la suite.

Idem pour les contrefaçons de masse produites en Asie. À l'origine, les « petits malins » sont des directeurs d'usines (médicaments, pièces détachées, etc.) faisant tourner leurs ateliers de nuit, à leur profit. Là aussi, en quelques années, la récupération criminelle est pour l'essentiel accomplie.

À terme, le milieu acquiert ainsi – *plata o plomo* – le monopole de l'illicite durablement lucratif. Les bandits émergent ou disparaissent selon la répression et les règlements de comptes, mais le Milieu conserve ce monopole : il n'invente quasiment rien, mais récupère presque toujours.

Forcément stéréotypée, la pratique criminelle est repérable

On l'a compris : les bandits affirmés n'agissent ni par caprice, ni par goût, ceux qui se comportent ainsi étant vite éliminés. Les bandits opèrent en fonction d'impératifs catégoriques (Kant chez les voyous...). La logique de leurs actions émane du milieu même où celles-ci s'exercent, et il est aussi impossible au malfaiteur de s'en extraire sans mal qu'à un plongeur de négliger ses paliers de décompression ou à un astronaute de quitter son scaphandre.

D'où ce fait remarquable mais négligé : maints éléments – disons, les « figures

imposées » de l'activité criminelle – sont repérables donc, l'expérience aidant, prévisibles. Car s'ils sont brutaux, rusés et opportunistes, les bandits sont rarement de grands esprits et la nature repérable et prévisible de leurs méthodes tend à leur échapper. Empiriques, ils évoluent et agissent dans leur milieu – leur “monde ambiant” en philosophie – comme on respire, sans y réfléchir plus avant.

Tel devrait être – tel n'est pas encore à présent – le socle du renseignement criminel. Observer le Milieu, apprendre à bien le connaître, y repérer les invariants ; finir par saisir que si la bande X ou le malfaiteur Y font ceci maintenant, alors c'est qu'ensuite ils feront forcément cela. C'est ainsi qu'on anticipe, qu'on tend des embuscades. C'est ainsi qu'on mène aujourd'hui une efficace politique criminelle. Reste à envisager une dernière caractéristique criminelle, qu'expose notre troisième loi.

Réprimer l'activité criminelle n'entraîne pas son extinction, mais son déplacement

Citons d'emblée le magistral théorème naguère édicté par Charles Pellegrini qui, en une phrase, résume tout : « Les malfaiteurs renoncent à tout, sauf au butin ». Rappel : le bandit nourrit sa meute sinon, elle le dévore. Ici, la meilleure lecture, et la plus remarquable leçon de vie sauvage, est *Le Livre de la jungle*, notamment les chapitres consacrés au clan des loups, parmi lesquels vit le petit Mowgli. Cette logique de horde y est lumineusement décrite.

En effet, le banditisme n'est ni un passe-temps, ni une révolte romantique, et le bandit n'est pas un enfant qu'il suffit de gronder ou de punir pour qu'il cesse de faire des bêtises. Bien plutôt, il a l'épée dans les reins. Il n'a ni le choix, ni le temps. À chaque instant, l'engrenage qu'il a lui-même agencé peut le broyer. Sous le fouet de cette nécessité, le bandit doit donc – et constamment – trouver beaucoup d'argent, l'argent étant l'unique carburant, la vitale perfusion du Milieu.

C'est pourquoi, au moment même où la répression ou bien les coups portés par une autre bande tarissent l'une de ses ressources criminelles, le malfaiteur va forcément :

- la reprendre plus tard au même endroit (déplacement dans le temps) ;
- la reprendre aussitôt ailleurs (déplacement dans l'espace) ;
- en initier une autre (déplacement de marché illicite).

D'où ce second impératif du renseignement criminel : jouer toujours un coup d'avance. Quand la répression (ou la concurrence) prive la bande X ou le bandit de sa ressource illicite A, que vont-ils faire ? Comment vont-ils « se retourner » ? Quelle sera demain la ressource illicite B ? En sachant qu'ici les options sont limitées par les compétences de la bande ou du bandit – limitées, on l'a vu, par la difficulté d'apprendre ou d'évoluer dans le Milieu.

C'est alors, et au plus tôt, qu'il faut obtenir le plus d'éléments possible sur le futur braquage ou trafic, sur la future arnaque de la bande X ou du bandit Y. De quoi s'agira-t-il ? Dans quelles conditions

et avec qui demain, le trafic, l'arnaque ou le braquage s'accompliront-ils ?

Cette information acquise et maîtrisée – pour le dire autrement, cet acte de renseignement criminel mené à bien – on peut alors précisément porter à la bande X ou au bandit Y un second coup après le premier – ce qu'en boxe on nomme « punch-counterpunch ». Deux frappes successives et la seconde au moment de grande vulnérabilité, lorsque la bande se reconstruit et cherche ses repères. Le K.-O. est alors bien plus assuré et la bande, bien plus sûrement démantelée.

Note

1. Francis Vanverberghe, dit « Le Belge », mars 1946 – septembre 2000. Important caïd de Marseille 20 ans durant. Replié à Paris, il est abattu de 7 balles de 11,43 par des tueurs à moto, dans un bar du 8^e arrondissement de Paris.

Résumé

Les criminels sont tout sauf le double inversé des honnêtes gens et ne fonctionnent pas comme tels. Bien plutôt, le comportement des malfaiteurs obéit partout et toujours à des règles spécifiques. Impératives et logiques, ces règles ressemblent à celles qui régissent les autres modes d'évolution humaine en milieu hostile : alpinisme, plongée sous-marine, exploration spatiale – et donc, la clandestinité dans laquelle vivent d'usage les criminels. Le Milieu criminel est clairement de type darwinien : seuls les mieux adaptés y survivent. S'y établir, y durer, impose ainsi de respecter quelques règles immuables ce, non par goût ou choix personnel, mais par vitale obligation : se soustraire à ces règles (ou lois, type loi de la pesanteur) provoque en effet rapidement la capture ou la mort du malfaiteur. Ces règles, les voici.

Abstract

Criminals are anything but the contrary of honest citizens and they don't act as such. Moreover, criminals do have specific rules, that they absolutely must follow, rules resembling those in use in any dangerous activity: alpinism, deep sea-diving, spatial exploration, etc. Here, clandestinity is nothing but a hostile environment among others. The criminal underground is clearly Darwinian: only the fittest survive. To enter the criminal world, to conquer, it means an absolute respect of some immovable rules – not by personal taste or choice, but by obligation, to avoid capture or death. These rules, here they are.